

l'annexion à la République constellée qui nous avoisine; se rabattent sur l'Union avec la représentation basée sur la population et les écoles mixtes. Leur première alliance contre le parti soi-disant libéral, a été avec les torys du Bas-Canada, et nous les voyons aujourd'hui liés avec les Anglo-Saxons les plus exigeans du Canada Supérieur dont, — Canadien-Français qu'ils sont, ils ne craignent pas de stipuler la suprématie politique ! Mais leur prétention n'est pas seulement antinationale — elle est absurde en premier lieu, parce que si le Haut Canada jouit d'une vigueur matérielle remarquable, il doit cet avantage au Bas-Canada, qui partageait jadis avec lui ses droits de douane, et qui, avenant l'Union, a dû payer sa dette ; et en second lieu, parce que la fondation des empires étant une œuvre plus que séculaire et le fruit de longs travaux et vicissitudes, personne de sensé n'ose dire que les émigrans qui arrivent dans un pays doivent dominer aussitôt sur les occupants du sol natal. Si les Blanchet, les Papineau père et les Bédard eussent ainsi pensé, il y a longtemps que les Canadiens seraient un peuple d'ilotes.

Ce n'est pas au reste le nombre d'hommes obscurs qu'il faut faire représenter avec une exactitude mathématiquement rigoureuse ; mais ce serait les établissemens nationaux de tout genre, et en particulier nos universités et collèges incorporés ou constituant des corps politiques, comme il se pratique dans la Grande-Bretagne.

Dans l'autre camp, voici la mesure de la Confédération offerte de gaité de cœur à Albion, qui craignait sur ce point, de dévoiler ses desseins. Ce parti, pour prolonger son règne, a promu et veut bien promouvoir à l'avenir toutes les utopies qu'il reçoit de seconde main du parti démocratique, qui les lui impose une à une. La seule révolution que les bons patriotes puissent désirer est le rappel de l'Union, et ils le doivent d'autant plus naturellement que les deux Canadas conservent deux zones d'opinions distinctes malgré la prétention de nos charlatans politiques de les assimiler, — prétention qui se dévoile dans toutes les harangues du Trône. — Pour me servir du langage d'Emile Souvestre à l'endroit du régime parlementaire : " On ne croit pas plus à ce que l'on